

REVUE DE MUSICOLOGIE

TOME 93

2007

N° 2

485

Produzione, circolazione e consumo. Consuetudine e quotidianità della polifonia sacra nelle chiese monastiche e parrocchiali dal tardo Medioevo alla fine degli Antichi Regimi. A cura di David Bryant, Elena Quaranta. Venezia : Fondazione Ugo e Olga Levi, 2006. 401 p. (*Quaderni di « Musica e Storia »*, 5.)

La publication des résultats du séminaire tenu du 28 au 30 octobre 1999 à la Fondation Ugo et Olga Levi couronne un important travail préparatoire visant à repérer et analyser les documents d'archives émanant non des plus grandes chapelles, mais des plus petites, plus ou moins permanentes, rattachées à un ordre monastique, une confrérie, une église paroissiale. Les conditions matérielles et le contexte d'exécution de la polyphonie sacrée, au centre des recherches entreprises, ne masquent pas le véritable objet de ce livre, la démarche historique, constamment remise en perspective de l'introduction à la dernière contribution. La forme du projet, l'objet visé et l'ampleur du questionnement historique font en effet de cette publication un objet musicologique remarquable par les interrogations qu'il suscite.

Les travaux ont été menés en amont par régions, sous la direction de responsables d'équipe : la République vénitienne, les États pontificaux, Florence et Sienne, Naples, mais aussi l'Angleterre et les Pays-Bas. Les contributions écrites qui en résultent sont souvent collectives et parfois même anonymes. Les méthodes, proches de l'enquête de terrain en anthropologie ou en histoire sociale, reposent sur l'unité de « comptage » de l'institution, et délibérément l'institution de « second plan » : églises paroissiales, collégiales, monastères, confréries, « conservatoires », institutions caritatives ou hospitalières, fondations, etc. Pour l'Italie, chaque contribution livre en appendice un ensemble de documents d'archives souvent inexploités pour l'histoire de la musique : documents comptables ou financiers, comptes rendus de visite pastorale, inventaires de bibliothèques... Les musicologues fournissent également de nouveaux documents de synthèse fondant leur relecture historique : listes d'institutions ecclésiastiques, de célébrations annuelles dans un même centre urbain, listes d'imprimés ou de manuscrits reliés aux institutions ou aux ecclésiastiques à un titre ou à un autre, engagements de musiciens professionnels, etc. Ces documents généralement administratifs sont convoqués pour témoigner d'un cadre de vie dont les auteurs entendent d'abord faire ressortir la quotidienneté, le socle de « normalité » ou de *consuetudine* des échanges (production-circulation-consommation) autour de la musique religieuse. C'est par là même que leur démarche, consistant à révéler des usages récurrents plutôt que des événements exceptionnels (des « chefs-d'œuvre » par exemple), se distingue de la musicologie « historique ». D'ailleurs la nature des pratiques visées — le choix de la musique d'église — illustre à la fois le caractère anthropologique de cette approche et la volonté de ne pas couper ce qui relève expressément du rituel du reste des manifestations sociales. Ces ensembles sont hétérogènes et discontinus, mais la décision de réunir des monographies d'ensembles sociaux (les institu-

tions religieuses) est sous-tendue par l'hypothèse d'une typologie commune aux différentes institutions qui traverse tout l'ouvrage. En ceci, et parce que l'écriture de l'histoire leur semble devoir faire l'objet d'un examen critique radical, les auteurs font œuvre engagée.

L'étude vénitienne pose, à travers quelques sondages dans les cités de la République, le cadre général du fonctionnement du marché de la musique d'église. David Bryant et Elena Quaranta s'appuient sur les riches études de leurs prédécesseurs et sur leur postérité intellectuelle pour faire émerger une partie « aveugle » dans nos représentations du contexte musical, celle de la contribution concrète de ces institutions à la vie musicale citadine. Le pourcentage de pratiques musicales « cachées », selon leur diagnostic, s'élève à 90 %. Les extraits de documents d'origine fiscale montrent ainsi qu'on pouvait compter à Venise au xvi^e siècle plus de 90 orgues, dont certains pourvus d'un organiste titulaire, et au moins quatre chapelles musicales actives en dehors de la Chapelle ducale. À Trévise, en 1358, le monastère féminin de San Parisio e Cristina (Camaldules) se fournit en sucre, viande, épices, poissons, volailles et également en « *sonatoribus quam sonaverunt [...] ad onorem sancti Parisii* ». De façon convaincante, le dernier appendice présente, à travers le contenu du manuscrit I-TVcap 4, la correspondance entre chaque motet (regroupé par fête ou saint), sa situation dans le cycle liturgique au Duomo de Trévise et la correspondance avec les fêtes des saints patrons de toutes les églises paroissiales ou monastiques de la ville.

De la même manière, dans son étude sur les églises et fraternités de Rome, Noel O'Regan mentionne les travaux de ses prédécesseurs pour dresser par opposition un cadre possible où définir la quotidienneté, la tradition, particulièrement en dehors de la Chapelle pontificale, de la Cappella Giulia et du Collegio Germanico. Élargissant le cadre, il observe la vie culturelle et musicale de 230 autres églises (en excluant les plus petits oratoires ou chapelles) et d'une centaine de confréries. Le point de départ de l'étude encore en cours est la documentation relative à la *Sacra Visita Apostolica* des années 1566 à 1572, soit le protocole de visite pastorale des institutions ecclésiastiques mis en œuvre dès la clôture du concile de Trente. Le cadre chronologique est ainsi nettement plus réduit, les sources documentaires plus homogènes que dans l'étude précédente. Les appendices faciliteront certainement les études ultérieures : pointage des églises de Rome vers 1575 avec les groupes cultuels qui s'y rattachent, calendrier de juin faisant état des fêtes liturgiques et de l'activité dévotionnelle, processions de l'Arciconfraternita del Gonfalone en 1479, activité extérieure des chœurs de San Lorenzo in Damaso entre 1550 et 1600... L'appendice 7 dénombre les émoluments perçus par un musicien manifestement non attaché à une institution précise et retrace ainsi l'extraordinaire diversité de ses engagements entre 1594 et 1616. La confrontation et le croisement entre ces données font apparaître entre le répertoire acquis par les institutions ou les marchands et le répertoire exécuté une différence quantitative qui s'expliquerait par la quantité de musique directement arrangée ou écrite par les maîtres de chapelle et par la variété supposée des modes d'exécution, notamment en matière de polyphonie improvisée.

La contribution de Galliano Ciliberti porte sur l'imaginaire et le quotidien d'une province pontificale, l'Ombrie, notamment à travers les *rationes decimarum*, documents servant de base à la taxation des institutions ecclésiastiques. Son étude présente douze diocèses sur une superficie de 10.202 km², 1972 églises dont 390 urbaines. Ciliberti contribue depuis longtemps à une histoire sociale de la musique ancienne. Son regard permet de faire surgir des sources d'information négligées mais aussi de considérer les sources musicales elles-mêmes non plus seulement comme trace paléographique, mais comme document historique sur un contexte social donné. Ainsi l'analyse du corpus complet de la production musi-

cale créée ou ayant circulé dans les ordres religieux en Ombrie fait apparaître un groupe abondant de *Credo* polyphoniques en notation mesurée qui invitent à repenser l'importance de cette pièce dans la liturgie des heures et à replacer cette célébration dans le cadre du développement de la dévotion populaire aux côtés du chant paraliturgique des laudes. L'association de l'iconographie à la lecture du corps social est passionnante.

La contribution de Colleen Readon sur les monastères féminins et la vie musicale à Sienne entre 1550 et 1700 permet de découvrir, outre la cathédrale, l'Ospe-dale di Santa Maria della Scala, l'église de Provenzano et quelques-unes des institutions en activité dans les quinze à vingt paroisses, ainsi que les 40 confréries laïques qui participent pleinement au cadre musical de la cité en employant des musiciens de l'une ou l'autre des deux grandes institutions. À Sienne, en 1615, on compte aussi dix-neuf monastères féminins. Capables d'exécuter par exemple de la polyphonie vocale, les moniales recourent cependant comme partout ailleurs aux musiciens professionnels de la ville, tout d'abord pour jouer puis, à partir de 1630, plus expressément pour leur enseigner, enfin pour composer de la musique. Les cérémonies de prise de voile, très documentées, font apparaître avec une quasi-certitude la collaboration des moniales et des instrumentistes et chanteurs de la cathédrale dans des exécutions vocales de polyphonie sacrée, donc en chœur mixte.

Le groupe de travail « Firenze », mené par David Bryant, présente une masse documentaire considérable, comptable en majeure partie, en provenance d'une trentaine d'institutions monastiques et conventuelles florentines (sur un total estimé à environ 200 lieux de cultes au XVI^e siècle, églises, oratoires, chapelles, confréries). Les résultats sont ici encore variés et prometteurs : les documents mettent en évidence le mode de rétribution des musiciens « surnuméraires ». Le marché florentin de la musique sacrée présente une spécificité de débouchés, notamment en raison de la concurrence des laudes, et l'on observe des situations de coexistence de polyphonie latine et de laudes au sein des célébrations. Les confréries, à travers leurs livres généraux (*capitoli* et *ricordi*), livrent des détails très intéressants sur la relation entre la méditation des uns et le chant des autres (*laude*, hymnes etc.), ainsi que sur la présence de chanteurs professionnels rétribués en nature et en espèces. Le cas d'emploi d'enfants dans le cadre monastique permet de donner chair aux *fanciulli* du recueil de *Laudi spirituali* de Serafino Razzi (1563).

Le groupe « Naples », emmené par Dinko Fabris, met en évidence la structure particulière des rituels napolitains au XVI^e siècle, notamment la coexistence du rituel grec avec le rituel romain-latin, respectivement à Santa Restituta (aujourd'hui le Duomo) et à La Stefania. Naples compte au début du XVI^e siècle vingt-six paroisses, on y célèbre encore selon une tradition non réformée. Dinko Fabris signale des documents encore très peu exploités, comme les paiements des banques napolitaines, bien conservés pour les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, ou simplement les milliers d'actes notariés. La recherche porte sur 70 monastères, quelques fraternités et quelques hospices, et surtout pour les XVII^e et XVIII^e siècles. Un des résultats immédiats réside dans l'emploi répété de musiciens surnuméraires au moment du Carême, avec cependant une typologie des interventions musicales peu claire à ce jour. La participation des quatre « conservatoires » au système des fêtes religieuses des monastères de la ville à cette époque est fermement établie et quantifiée. Les documents font émerger enfin nommément une foule de musiciens de métier qu'aucun autre type d'étude ne peut apercevoir.

Les quatre dernières études accentuent le caractère pertinent de la recherche italienne par comparaison. Dépourvues de listes d'archives, qui probablement seraient de nature et de qualité bien différentes, elles tentent la synthèse ou

l'illustration par l'étude de cas. Clive Burgess et Andrew Wathey traitent de l'Église dans les centres urbains en Angleterre entre 1450 et 1550, c'est-à-dire le siècle précédant la Réforme. Ils dégagent les tenants et les aboutissants du violent anticléricalisme qui accompagne là comme ailleurs les développements de la Réforme, réévaluent les études antérieures, leur façon de restituer le contexte, leur relation aux sources. Eugene Schreurs et Bruno Bouckaert appartiennent à une génération de musicologues flamands repartis à l'assaut des très riches archives des Pays-Bas, avec pour conséquence une impressionnante moisson de données pour la musicologie historique. En même temps qu'un intérêt légitime pour les archives ecclésiastiques, encore rarement lues par les musicologues, c'est un déplacement de méthodes et d'angle d'approche qui se produit ici, avec la perspective de retracer, pour l'un, « la musique et les musiciens » des églises collégiales des Pays-Bas, et pour l'autre, les échanges musicaux entre églises paroissiales et collégiales à Ghent. L'étude d'Eugene Schreurs est articulée selon les différents acteurs de la vie ecclésiastique (chapelains, chanoines, vicaires, puis fondations, confréries), et constitue un bon exemple d'histoire des institutions, cependant que la contribution de Bruno Bouckaert, tout en demeurant dans un champ de recherche de type monographique, met l'accent sur les relations commerciales et les conditions matérielles de la musique ecclésiastique à Ghent : création d'un groupe de chantres par le chapitre sur un modèle existant, recherche des qualités vocales des chantres, rétribution, relation des chanteurs avec les autres chanteurs non sélectionnés, plus rustiques (*forestieri*), hiérarchisation dans ces fonctions et possibilités d'avancement, comparaison avec l'organisation du chant dans les églises paroissiales, relations avec les sources de financement individuelles (mécénat, fondations).

Angelo Rusconi, médiéviste et spécialiste de Guido d'Arrezzo, déplace encore le propos initial tout en lui conférant une portée plus large. L'auteur fait le point sur trois « minuscules » pièces musicales insérées à la fin d'un manuscrit d'origine monastique d'un carme de Bergame, une compilation théorico-musicale de 1487 essentiellement consacrée à Gaffurius. Les trois pièces, situées à la fin du manuscrit, l'une monodique, l'autre à quatre voix non mesurées, la dernière à trois voix très simple, mesurée, lui fournissent l'occasion d'une réévaluation du caractère apparemment simple de l'une ou l'autre, et d'une extrapolation féconde à des questions embarrassantes : à quelle occasion a-t-on chanté ces pièces ? où ? pourquoi ? et surtout, qui les chantait ? Ses hypothèses sont étayées de multiples considérations à propos d'autres sources de polyphonie simple, dans une démarche de rapprochement constant avec les pratiques et habitudes des différentes familles religieuses. L'auteur conclut en soulignant la distance entre polyphonie écrite et réalité d'exécution, et la possibilité que les sources documentaires qui contribuent à dresser le contexte fassent référence à ces types de musique autres que ceux issus de la tradition écrite.

Le propos est donc ferme, et doit certainement être apprécié au regard de l'évolution des courants historiographiques en Italie dans les dernières décennies : David Bryant et Elena Quaranta développent une pensée historique en recherche de refondation, sous la poussée des sciences humaines, notamment l'ethnologie. Pour autant les démarches préliminaires de collecte d'archives rencontrent des habitudes de travail familières aux historiens « conventionnels ». L'entreprise se veut systématique et cependant ne refuse pas un certain empirisme, qui fait d'ailleurs l'objet d'une évaluation et d'une réflexion très structurée, publiée en même temps que les conclusions provisoires des études de cas séparés. En introduction (« *Per una nuova storiografia della musica sacra da chiesa in epoca prenapoleonica* ») comme en conclusion, la distance critique dans la construction du sens et dans l'écriture de l'histoire, ainsi que la réévaluation constante des sources

dans le tissu explicatif font presque figure de manifeste. Fondamental pour l'Italie, cet ouvrage se révèle aussi particulièrement stimulant par son ampleur européenne, la richesse des matériaux historiques amassés, leur mise en œuvre (index soigneux) et la vigueur du propos.